



François Bon

Après le livre

(Éditions du Seuil, 2011)

L'apprentissage, l'imaginaire, les chemins du savoir, la transmission des techniques, des rêves et des secrets, tout passait par le livre. Mais, depuis deux décennies (cela fait tout de même *déjà* une histoire), nous confions progressivement la totalité de nos usages, depuis les routines professionnelles jusqu'aux commodités les plus privées, à des appareils électroniques. Avec des risques lourds, quand ces appareils, leurs logiciels, et l'économie de ce qu'ils véhiculent, sont sous monopole de quelques groupes dont l'art et la civilisation sont moins la préoccupation que la bourse et la domination.

Alors, évidemment, la situation est tendue : les métiers de l'édition et de la librairie ont été de toujours en évolution permanente, y compris dans le partage des rôles. Des acteurs neufs surgissent, on rend facilement Internet coupable de tous les maux envers lesquels on a beaucoup d'incertitude ou d'inquiétude, mais pas encore connaissance de tous les symptômes.

Surtout, plus question de rien prédire. On a connu des mutations politiques ou esthétiques tout aussi rapides et violentes – tout aussi imprédictibles et arbitraires. Les mutations de l'écrit ont été sourdes et plus lentes, mais chaque fois totales, complexes, et irréversibles. Et la première d'entre elles a probablement été l'irruption même de l'écrit, qui n'a concerné au mieux qu'un tiers des langues recensées, mais les a emportées dans l'aventure dont nous participons encore aujourd'hui. (...)

Nous voilà donc confrontés à l'instable. Il concerne aussi bien les supports, chaque nouvel appareil condamnant le précédent, là où le livre, résultat d'une considérable histoire industrielle, d'une ergonomie complexe, tolérait que chaque nouvelle strate acceptât les anciennes mais avec un changement d'échelle qui les reléguait quand même à d'innombrables distances – consultons-nous autrement que dans les expositions des grandes bibliothèques les vieux portulans ? La relation du texte à l'image, le rôle de la voix pour le conteur ou l'écrivain, le travail quotidien et l'attention au bruit du monde, rien de neuf sous le soleil. Seulement, la forme transmise s'appuyait sur ce qui en était le plus reproductible : le texte, donc, puis l'imprimé.

Ce n'est pas que nous ayons à tout réapprendre : la réflexion sur la typographie, sur le lien de l'écriture à sa part technique (on le croira dans l'histoire infiniment complexe et passionnante de la tablette d'argile, mais aussi dans les passages consacrés à Rabelais ou Flaubert), a toujours été présente dans l'histoire immédiate de la littérature. Simplement, l'apparente stabilité du livre autorisait qu'elle restât en filigrane. Il n'y a jamais eu d'auteur ni d'écriture qui puisse se séparer de ses conditions matérielles d'énonciation ou de reproductibilité. Mais lorsque la rupture technique englobe la totalité des aspects de l'écrit, à quoi se raccrocher pour disposer soi-même d'un point d'appui et continuer ? Paradoxalement peut-être, l'objet qui témoigne le mieux de cette

mutation radicale, c'est le livre imprimé : assemblage de fichiers XML pour le contenu, de masques CSS pour l'apparence, de métadonnées pour sa distribution, il est déjà lui-même une sorte de site Web, dont la carapace numérique permet aussi bien d'être imprimé qu'archivé, révisé, porté sur des supports électroniques.

Ce paysage émergent, nous pouvons peut-être le définir, mais nous n'y avons pas prise, et les grands géants qui, à l'arrière-fond, ne s'intéressent qu'à leurs propres combats, se préoccupent peu de ce que nous aurions, du point de vue de la pensée ou de la poésie, à leur signifier. Quel traitement de texte ne met pas d'avantage en avant son utilisation *bureautique* que ce qui le relie à une discipline artistique ?

C'est avec cette humilité qu'il nous faut avancer. Dans cette *noirceur* (pour reprendre un beau détournement québécois), nous sommes cependant armés. Par la nature même de l'écrit, par la possibilité de scruter en arrière ses précédentes mutations, dont chacune englobe la précédente. Et une chance immense : si celles-ci sont globales et irréversibles (leçon pour celle qui s'amorce), elles sont en nombre considérablement restreint. Et chacune, à condition qu'on la redéploie aujourd'hui, nous réapprend – sous l'apparente simplicité du lire et de l'écrire – la complexité de son histoire, et de l'histoire imprévisible de ses mutations elles-mêmes. Lucien Febvre (*L'Apparition du Livre*), Pascal Quignard (*Petits Traités*) n'ont certes pas attendu l'irruption du numérique pour nous alerter à ce propos : le rêve, le renouveau s'ancrent eux aussi dans cette revisite de l'ancien.